

Les hiatus aux intermots chez Homère

G. de Rosny – café homérique, 18 novembre 2023

Les hiatus, formés par la succession de deux voyelles appartenant à des syllabes différentes, présentent des difficultés de prononciation liées notamment à la nécessité d'insérer, lors de la scansion, un élément phonétique intermédiaire marquant la séparation des syllabes. Ceci a conduit à bannir les hiatus, à de rares exceptions près, en Attique au V^e siècle. Certains grammairiens anciens ou modernes ont tenté d'éliminer ces hiatus du texte homérique (Zénodote, Bentley, ... cf. ref.15).

Les hiatus internes aux mots ont évolué diversement suivant l'environnement des locuteurs. Ces particularités phonétiques ont été consignées lors de l'écriture. La diversité et la proximité des dialectes sont interprétées par les linguistes comme résultant d'évolutions à partir d'une langue préhistorique parlée unique le « grec commun », lui-même issu d'un « indo-européen commun » dont dérivent nombre de langues. La comparaison entre les écritures des mêmes mots ou de mots semblables dans plusieurs dialectes ou langues a permis de déterminer approximativement la manière dont ils étaient prononcés¹. Le texte homérique, qui contient des mots appartenant à divers dialectes, a été soigneusement scruté par les grammairiens ; le traitement des hiatus internes ou aux intermots y est contraint par la nécessité de respecter la structure hexamétrique de chaque vers. Pierre Chantraine consacre plusieurs chapitres à ces sujets dans le premier tome de sa Grammaire homérique².

Lors de la scansion d'un vers, il est recommandé par les tenants de la prononciation restituée de prononcer le texte sans marquer les séparations entre mots de manière à respecter la succession des syllabes brèves et longues constituant un hexamètre, parfois en dépit de la présence d'une ponctuation forte. En revanche une pause plus ou moins appuyée doit être marquée en fin de vers, qu'il y ait ou non « rejet » au vers suivant³.

L'édition d'Homère numérisée à l'université Northwestern de Chicago conduit aux statistiques suivantes : l'occurrence d'hiatus aux intermots a été évitée par – élision (~20000, dont 172 sont suivies d'une ponctuation forte, ce qui dénote une certaine indépendance entre le sens et la métrique, cf. pb. avec certains mots en rejet, p. ex. Od.3.299), – adjonction systématique d'une consonne mobile aux verbes à la 3^{ème} personne, en -ε ou -σi au singulier, en -σi au pluriel, et aux datifs pluriels en -σi (~3000), ainsi qu'à la négation οὐ (438), – synérèse (35), – crase (~45). Il subsiste environ 17000 hiatus dont 5200 comportent un mot ayant pu débiter par un digamma, donc une consonne, lorsque ce digamma était prononcé (cf. ref. 2, ch. 9, « le problème du digamma initial »). Richard Bentley (1662-1742) a noté ces digammas sur ses exemplaires d'Homère, il n'a pas publié sa découverte. Les hellénistes ont mis du temps à l'accepter⁴. La restitution des digammas est possible sans trop modifier le texte⁵, sauf si une élision a pris place (~300 occurrences) ou si la structure hexamétrique ne peut alors plus être respectée (~500 occurrences). Devant un mot débutant par une voyelle sans digamma initial le rapport *brèves non élidées/brèves élidées* est 603/19896, alors que devant un mot à digamma initial, il est 2458/313.

¹ Cf. par exemple M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Klincksieck Paris 1978, §10 et 11

² P. Chantraine, *Grammaire homérique* tome 1, Phonétique et morphologie, Klincksieck Paris 2013, notamment ch. VI §38. Voir aussi J. Bérard, H. Goube et R. Langumier, *Homère Odyssée*, Classiques Hachette, appendice grammatical : *Règles de l'hiatus*, p. 442-448. Vous pouvez [télécharger une copie de l'appendice grammatical](#)

³ Daitz S. *On reading Homer aloud: to pause or not to pause*, The American Journal of Philology, Vol. 112, No. 2 (Summer, 1991), pp. 149-160

Gregory Nagy, *Reading Greek Poetry Aloud: Evidence from the Bacchylides Papyri*, Quaderni Urbinati di Cultura Classica, 2000, New Series, Vol. 64, No. 1 (2000), pp. 7-28

⁴ B. C. Jebb, L. D. Edin, *Bentley*, Macmillan and Co, London 1882, p. 149 ss sur le digamma chez Homère.

J. W. Donaldson, *The New Cratylus*, London 1850. Digamma : §110 (p 167) et Appendix to Book 1 Chap. V. §110 (pp 191-197) : Extract from Bentley's MS on the digamma.

⁵ La disparition d'un digamma a parfois donné lieu à l'adjonction d'une consonne mobile à la fin du mot précédant (514 occurrences). Celle-ci a été retirée lors de la restitution du digamma, sauf en dix occurrences où son maintien restait nécessaire pour la métrique.

Si on exclut ces intermots à digamma, il reste alors environ 11400 intermots en hiatus. Pour environ 8500 d'entre eux la voyelle longue ou la diphtongue finale s'abrège, tandis que pour 2300 elle ne s'abrège pas (179 se trouvant en diérèse), 30 syllabes ouvertes comportent une voyelle « brève en place de longue ». Il y a enfin 603 hiatus à voyelle finale brève. Le maintien d'une brève en hiatus est particulièrement fréquent à la césure trochaïque (T3, 210 occurrences) et à la coupe bucolique (D4, 114 occurrences). Des hiatus à ces positions ont parfois été considérés comme « licites » (ref. 2, ch. IV §39).

L'abrègement des diphtongues -αι et -οι est de règle ; le rapport abrégé/non abrégé vaut respectivement 4382/168 et 2073/131. Il est particulièrement élevé pour καί en hiatus : 2394/18 ; il change de sens lorsque le mot suivant débute par un digamma : 20/133.

Le digraphe -ει est environ cinq fois plus souvent abrégé que non abrégé (508/87). ἐπεί est presque toujours abrégé (241/ 2), mais n'est jamais abrégé avant un mot débutant par un digamma (0/29).

La fréquence des abrègements de καί et ἐπεί est à corrélérer au fait que ce sont des proclitiques intimement liés au mot qui les suit. Contre exemple : εἶ est proclitique, mais rarement abrégé (3/19)

Le digraphe -ου est environ deux fois plus souvent abrégé que non abrégé (486/216)

La diphtongue -ευ (prononcer « éou ») est environ deux fois plus souvent abrégée que non abrégée (97/42).

P. Chantraine (cf. ref. 2) note que, pour ces trois dernières diphtongues, « sous la forme la plus archaïque, la contraction n'était sans doute pas faite, et la seconde voyelle élidée ».

Les diphtongues -α, -η, -ω sont à peu près aussi souvent abrégées que non abrégées (506 /667).

Les voyelles -η et -ω sont moins souvent abrégées que non abrégées (resp. 247/497 et 173/222) .

La diphtongue -αυ (prononcer « aou ») ne se rencontre que dans l'adverbe αὖ qui se trouve en hiatus à trois reprises et y est abrégé.

La diphtongue -οι (prononcer « oui ») se rencontre au datif singulier des noms en -οι (déclinaison de type ἰχθῶς, datif ἰχθῶϊ), -οι est contracté en diphtongue à un temps fort. On ne la rencontre pas en hiatus.

Evolution historique de la prononciation des diphtongues.

Lejeune §218 : le grec commun connaissait cinq voyelles brèves ĭ, ε, ᾱ, ο, ū et cinq voyelles longues ī, η, ā, ω, ū. De plus, il connaissait une série de diphtongues de type normal (à aperture décroissante) ει, αι, οι, ευ, αυ, ου et connaissait, en finale absolue, des diphtongues à premier élément long -ηι (η), -αῖ (α), -οι (ω).

§240 : En grec commun ει était une diphtongue, et, au Ve siècle, l'orthographe cyprite met encore en évidence cette prononciation (pe-i-se-i : πεισει, a-i-ve-i : αἰφει). A Corinthe, dès les premiers textes (VIIe-VIe siècles), un même signe € (différent des signes utilisés pour noter ε et η) sert à la fois pour noter l'ancienne diphtongue ει (Ποτεδᾶν) et l'e long fermé (noté ē en phonétique), résultant de la contraction de ε+ε ou de l'allongement compensatoire (€μι « je suis »). A cette époque donc, en corinthien, *ει était déjà réduit à ē. Les inscriptions attiques du Ve siècle font encore en général la différence entre l'ancienne diphtongue ει, notée EI : ποσειδῶν et ē secondaire (noté E : φερEv «porter», Eμι « je suis ») ; mais à partir du IV^e siècle, ce ē est régulièrement noté par EI (φερEIV, EIμι) : c'est l'orthographe classique. Dans l'écriture comme dans la prononciation, il n'y a plus dès lors de différence entre ει ancienne diphtongue (εἶμι « j'irai » ; première syllabe de λείπειν) et ē secondaire (εἶμι «je suis», seconde syllabe de λείπειν). Dans tous les dialectes, à l'époque hellénistique, l'ancienne diphtongue ει se trouve réduite à une voyelle longue. Cette voyelle était dès l'origine un ē très fermé (timbre intermédiaire entre e et i), et n'a cessé de se fermer davantage jusqu'à aboutir à ī.

Parmi les mots invariables seul εἶ, ἐπεί, αἰφεἶ se rencontrent en hiatus, ils se terminent par une diphtongue. Dans la flexion des verbes, la forme -ει de la troisième personne note une vraie diphtongue⁶. Dans les datifs singuliers des déclinaisons des noms en -οι, des noms neutres en -ος et des adjectifs contractés en -ης, la finale ει note une vraie diphtongue résultant de la contraction de εἶ, lui-même issu de la chute d'un sigma

⁶ P. Chantraine, *Morphologie historique du grec*, Klincksieck Paris 1984, §346

intervocalique, mais dans les duels ει résulte de la contraction de εε⁷. On ne rencontre aucun duel en hiatus, de sorte que tous les -ει en hiatus notent de vraies diphtongues, très souvent abrégées.

§240 : En grec commun ou était une diphtongue. A Corinthe dès les premiers textes (VIIe-VIe siècles) la graphie OY note non seulement l'ancienne diphtongue mais un ō secondaire résultant de la contraction (o+o) ou d'allongement compensatoire. Dès cette époque donc ou y était déjà réduit à ō. Les inscriptions attiques du Vème siècle font encore en général la différence entre l'ancienne diphtongue ou notée OY et ō secondaire noté O. Mais à partir du IVe siècle, s'étend l'usage de OY pour noter ō secondaire. C'est l'orthographe classique. L'écriture comme la prononciation a, dès lors, cessé de distinguer entre ou ancienne diphtongue (première syllabe de τούτου) et ō secondaire (deuxième syllabe de τούτου)⁸. Dans tous les dialectes à l'époque hellénistique, l'ancienne diphtongue ou se trouve réduite à une voyelle longue. Cette longue était, dès l'origine un ō très fermé, de timbre intermédiaire entre o et u (en phonétique, le timbre noté u est le « ou » français, tandis que le « u » français est noté ü), tendant vers une prononciation ū qui est celle de la κοινή, c'est alors par ou que le grec transcrit l'u latin long ou bref : Μούκιος (Mūcius). En grec moderne encore ou se prononce u.

Chez Homère, une restitution de la prononciation devrait elle conduire à prononcer τούτου « tooutō » ?

§235 : Les diphtongues à premier élément long. Celles dont avait hérité le grec ne pouvaient, en vertu de la loi d'Osthoff, subsister ailleurs qu'en finale absolue. Un certain nombre d'autres ont, plus tard, résulté de contractions, soit en finale absolue 2^{ème} subj. moy. λύση (de *λύση-σαι), à côté de 3^{ème} subj. act. λύση (cad λύσηι), soit même en d'autres positions, attique θνήσκω (de *θνᾱ-ίσκω)

Toutes ces diphtongues à premier élément long, tant anciennes que récentes, étaient particulièrement instables. Elles s'altèrent au cours de l'histoire le plus souvent par amuïssement du second élément, parfois par abrègement du premier.

En finale absolue, dans les inscriptions attiques, à partir du IIe siècle avant notre ère, -ᾱι alterne avec -ᾱ, -ωι avec -ω : dès cette époque, le second élément n'est plus prononcé. A cette date -ᾱι et -ωι ne sont plus que des graphies conventionnelles subsistant à côté des graphies phonétiques -ᾱ et -ω. Au IVe siècle, la réduction à une voyelle longue est acquise pour -ηι en ionien d'Asie, pour -ηι, -ᾱι, -ωι en lesbien, en thessalien et en cypriote.

Les diphtongues à premier élément long étaient donc encore en vigueur au Ve siècle avant notre ère.

Les iotas souscrits ne furent utilisés dans les manuscrits qu'à partir du XIIIe siècle (Wikipédia, histoire de l'alphabet grec) : les iotas sont en effet adscribés dans Venetus A (IXe siècle) et Venetus B (Xe siècle).

L'accent éventuel est porté par la voyelle longue précédant l'iota.

Comment prononcer ces hiatus ?

M Grammont⁹ écrit pp. 223-224

« Si les deux voyelles sont comprises dans la même syllabe, constituant une diphtongue régulière avec une deuxième syllabe d'aperture moindre que la première, la syllabe n'est pas du type le plus simple, mais elle est phonologiquement correcte. L'évolution ordinaire transforme la diphtongue en monophthongue ce qui ramène la syllabe au type simple.

Si les deux voyelles sont dans deux syllabes différentes, le trouble syllabique est beaucoup plus grave, parce qu'il manque entre les deux l'élément habituel de faible aperture ou consonne. Il est extrêmement fréquent qu'elles aboutissent aussi à une monophthongue ou voyelle unique, par contraction; mais comme une pareille évolution supprime une syllabe, l'économie des mots en est bouleversée ; la tendance à la contraction se heurte par conséquent aux forces conservatrices de la langue qui tendent à remédier à l'anomalie par d'autres moyens et en particulier par le développement d'une consonne entre les deux voyelles. »

⁷ Cf. ref. 6, §§ 84, 67 et 70 et Ragon, *Grammaire grecque*, §61 : πολίς, §58 : τεῖχος et §68 : ἀληθής

⁸ Cf. ref. 6, §15

⁹ M. Grammont, *Traité de Phonétique*, librairie Delagrave, Paris, 1933

Lejeune §361 ... « Dans la phrase comme dans le mot, l'hiatus faisait difficulté, à moins que la fin de mot ne fût -i (alors prononcé -i^y), -u (alors prononcé -u^w) ou diphtongue (dont le second élément pouvait soit dégager une consonne, soit, plus souvent, faire fonction de consonne : καὶ ἐπὶ prononcé kai^yepi, plus souvent kayepi). »

Allen¹⁰ p.75 : diphtongues devant voyelles : en position pré-vocalique, les digraphes αι, ει, οι, αυ, ευ, ου sont peut-être mieux considérés comme représentant une séquence de voyelle brève /a/, /e/ ou /o/ et une semi-voyelle /y/ ou /w/ ; ces dernières étant généralement doubles et créant ainsi une quantité lourde dans la syllabe. La même chose pourrait s'appliquer à υι (avant son développement monophthongal en ū) qui en Attique se trouve uniquement devant une voyelle donc [üyy].

p. 90 : jonction des voyelles, Homer τι(γ)ἔκλυες, ὄ(w)ἔγνω, σύ(w)ἔσσι, de même pour les diphtongues. Une diphtongue ne peut pas être « abrégée », on peut traiter le second élément comme une semi-voyelle en « consonne » devant la voyelle suivante [-aya-], [-awa-], [-oye-], [-ewa-]

Il semble que les abrègements et les allongements de syllabes sont des phénomènes purement métriques, et qu'ils ne peuvent être traduits par une modification de la durée d'émission lors de la scansion : les syllabes environnantes suffisent pour caractériser leur statut au sein d'un hexamètre.

Je n'ai pas trouvé d'indications concernant la manière de prononcer les hiatus de type -α|α-, -α|ε-, -α|ο-, etc. On insère spontanément une brève occlusion de l'émission sonore entre les voyelles, ou une aspiration si la seconde voyelle comporte un esprit rude.

Exemples de scansions : <https://www.homeros.site/spip.php?rubrique3>

Pierre Fortassier (1920-1998), Professeur honoraire de Première Supérieure au Lycée Louis-le-Grand, a soutenu en 1987, une thèse intitulée : *L'hiatus expressif dans l'Illiade et dans l'Odyssée*¹¹.

Son directeur de thèse était Jean Irigoin (1920-2006) qui a introduit la prononciation restituée en France en invitant à plusieurs reprises son inventeur l'Américain Stephen Daitz (1926-2014).

La définition de l'hiatus chez PF. est plus restrictive que la simple rencontre de deux voyelles : pour lui l'hiatus est évité non seulement par *élision*, mais aussi par *abrègement*, car « *l'hiatus est donc pallié, dans l'un et l'autre cas, par la perte d'une more* »¹². De même « *si la voyelle finale se trouve sur un temps fort, du point de vue de la métrique, il n'y a pas, en ce cas, d'hiatus* »¹³.

Par ailleurs PF. supprime les v éphelcystiques « *palliant d'imaginaires hiatus soit devant un digamma initial soit en fin de vers* »¹⁴. Il supprime, avec circonspection, certaines particules élidées comme γ' ou τ', ou bien restitue un hiatus en supprimant une élision, ces éléments introduits étant « *hiatus uitandi causa* » (HVC), « pour éviter un hiatus »¹⁵.

Les mots débutant par un digamma sont exclus de la catégorie des intermots à hiatus.

A ces hiatus aux intermots, PF. ajoute des hiatus intérieurs : il en a recensé 149 entre préverbe et verbe¹⁶.

Au total il a recensé 1075 hiatus, « exprimant toujours une idée de *séparation*, peinte par la *rupture* qu'introduit l'hiatus dans la structure du vers ». Un lecteur anonyme en a ajouté 14 sur l'exemplaire de la thèse proposé par la bibliothèque de l'ENS.

¹⁰ S.W. Allen, *Vox Graeca*, Cambridge University Press, 1968

¹¹ P. Fortassier, *L'hiatus expressif dans l'Illiade et dans l'Odyssée*, Société pour l'information grammaticale, 1, rue Victor-Cousin, 75005, Paris, Editions Peeters, Louvain, 1989

¹² Cf. 11 p. 10 §2, note 4. Cette définition est conforme à celle de M. West, *Introduction to Greek Metre*, Clarendon Press Oxford, 1999, p. 15

¹³ Cf. 11 p. 11 §3, les hiatus comportant des longues aux temps forts sont nettement plus fréquents que ceux comportant des longues aux temps faibles (2100/179), voir la complexité de l'argumentation...

¹⁴ Cf. 11 p. 23 Note liminaire, §2.

¹⁵ Cf. 11 p. 367 Excursus VI « la tradition et l'hiatus ».

¹⁶ Cf. 11 Ch. 4, pp. 322-325

Cette idée commune se diversifie en trois grandes sections : A – actions de séparer, B – état de la séparation, C – distance. Chacune de ces sections comprend un certain nombre de subdivisions, pour constituer au total 24 sections¹⁷.

Cette classification est justifiée par une analyse de chacun des 1075 vers.

Vers du chant 3 de l’Odyssée présentant un hiatus commenté par PF. : 8*, 10 (Hérodien/Aristarque), 41 (où PF. corrige les v. 40 et 41, p. 178), 64, 77, 118, 123*, 140*, 146, 173 (HVC), 175, 183, 275, 277, 290, 293, 388, 435, 462 (HVC), 480*

Pour donner une idée de ce travail, voici quelques exemples tirés du chant 3 de l’Odyssée, signalés ci-dessus par un astérisque :

Section C4 : distance spatiale, absence

(Ἐννέα δ’ ἔδραι ἔσαν, πεντηκόσιοι δ’ ἐν ἐκάστη)

Od.3.8 εἶατο καὶ προ_a|έχοντο ἐκάστοθι_b | ἐννέα ταύρους.

« Ils siégeaient sur neuf rangs, chacun de cinq cents hommes

Et devant eux ils avaient neuf taureaux, un par rang »

PF. choisit de ne pas contracter l’hiatus, contrairement à l’édition de P. Von der Mühl (προὔχοντο)

L’hiatus (a) décrit exactement la scène : taureaux placés devant l’assemblée, mais à distance (courte, évidemment). (b) indique la répartition des neuf taureaux ; il a le sens distributif et le donne à l’adverbe qui signifie ici « en chaque lieu », non « partout ».

Section A2 : filiation

Nestor à Télémaque

...(πατήρ τεός, εἰ ἐτεόν γε)

Od.3.123 κείνου | ἔκγονός ἐσσι· σέβας μ’ ἔχει εἰσορόωντα.

« ... ton père, si vraiment

tu es issu de ce héros ; je suis saisi de respect à ta vue »

Question du même ordre que celle d’Athéna à Od.1.207 εἰ δὴ | ἐξ αὐτοῖο τόσος πάϊς εἰς Ὀδυσῆος.

Question capitale d’Athéna à Télémaque, pour lui faire prendre conscience de sa personnalité... Le fils d’un tel héros se doit de ne pas douter de soi.

Section B2 : individu ou groupe ou objet séparé

Nestor fait à Télémaque le récit de son départ de Troie : les Atrides ont convoqué l’assemblée

Od.3.140 μῦθον μῦθείσθην, οὗ | εἵνεκα λαῶν ἄγειραν.

τοῦ : οὗ

« Ils firent tous deux un discours expliquant dans quel but ils avaient convoqué les guerriers »

Le duel semble attester qu’ils font ensemble ce discours, ce qui paraît assez extraordinaire, devant une assemblée assez extraordinaire aussi, puisqu’elle se tient au coucher du soleil, avec des participants rien moins qu’à jeun (οἶνω βεβαρηότες !) ; mais l’hiatus entre οὗ et εἵνεκα est peut-être plus extraordinaire encore, car il exprime à lui seul que c’est dans une intention différente que chacun des Atrides a convoqué l’assemblée : Athéna en effet a mis entre eux la discorde (136), Ménélas veut partir tout de suite, Agamemnon veut retenir encore l’armée pour tenter d’apaiser par des sacrifices la terrible colère d’Athéna. Si bien que ce discours à deux a dû ressembler à une jolie empoignade contradictoire... Sans l’hiatus, οὗ dirait l’unité de vue entre les Atrides. Ἄγειραν, après μῦθείσθην et καλεσσαμένω à 137, s’accorde avec le dissentiment exprimé par l’hiatus.

Od.3.146 νήπιος, οὐδὲ τὸ ἦδη, ὃ οὐ πείσεσθαι ἔμελλεν·

¹⁷ Cf. 11 p 21 §5

« L'innocent ! il ne savait pas qu'on n'allait pas l'écouter ! »

V. Bérard s'indigne : ὄ οὐ codd. immani hiatus : ὄ δὴ Dion. Hal. – εἶδε' ὄ Ϝ' οὐ van Leeuwen.

Mais ni ce sursaut d'indignation, ni les tentatives HVC antiques ou modernes n'empêchent cet hiatus d'être parfaitement juste et expressif dans sa violence : il porte la signature d'Homère.

Même vers en Il.20.466 : barrière vraiment *inexorable*, ici, de l'hiatus...

(Ἐν δὲ γυνὴ ταμίη σῖτον καὶ οἶνον ἔθηκε)

Od.3.480 ὄψα τε, _a | οἶα _b | ἔδουσι διοτρεφέες βασιλῆες.

Versum pessimum del. Schwartz. V. Bérard : damn. 479-480 Fick ; 480 P. Knight.

« L'intendante plaça dans le char le pain et le vin,

Les viandes, que mangent les rois, nourrissons de Zeus »

Si l'on prend ces deux hiatus pour deux fautes, on ne peut que se scandaliser et condamner le vers. Mais est-ce comprendre Homère ? Le vers n'est pas du tout « mauvais », il est au contraire plein de vie et de charme, - et précisément à cause de ses hiatus expressifs...

L'intendante leur donne toutes les provisions à emporter, c'est le sens de l'hiatus (a) (section A5 : enlever, emporter, donner à emporter, disparaître, faire disparaître, cacher)

L'hiatus (b) dit le caractère divin des rois, « nourrissons de Zeus ». Ils ont droit, naturellement, à une nourriture de choix (section C3 : héros assimilé à un dieu : distant des autres hommes).

Dans la seconde partie de sa thèse, PF. explicite ses choix :

Chapitre I – les voyelles en hiatus

Notamment rencontre des voyelles

α/α (Il 18, Od 10) : rencontre éclatante souvent soutenue par d'autres α dans le vers, exprimant toujours quelque chose de grand...

ε/ε (Il 25, Od 34) : l'idée générale de cette rencontre, par opposition à la précédente, est celle de l'intériorité, toujours présente, qu'il s'agisse du domaine physique ou du domaine moral.

ο/ο (Il 7, Od 5) : le son ο est sombre, d'où une valeur de gravité, bien à sa place lorsque le vers évoque l'idée de mort, et ce qui s'y rattache, par exemple les expéditions dangereuses, soit la majesté redoutable des dieux.

Chapitre II – l'hiatus et la coupe : qu'ils n'ont aucun rapport

Chapitre III – vers présentant deux hiatus

Chapitre IV – de l'hiatus intérieur

Chapitre V – place de l'hiatus par rapport à l'effet cherché : hiatus antérieur, postérieur, ponctuel

Chapitre VI – valeur descriptive de l'hiatus : modifie le sens d'un cas, modifie ou précise le sens du mot, fait partie du mot, remplace le mot, etc.

Chapitre VII – où l'on voit Homère choisir délibérément la forme qui permet l'hiatus

Chapitre VIII – conclusion : l'art d'Homère dans l'emploi de l'hiatus

Sept excursus : I – du prétendu hiatus interlinéaire, II – de l'emploi du duel chez Homère, III – αὐτὰρ ὄ et

l'hiatus, IV – sur 64 conjectures, V – 85 invocations à la divinité sans hiatus : en marge de C1, VI – la

tradition et l'hiatus (la chasse à l'hiatus, 50% des hiatus contestés), VII – Aristarque et l'hiatus (parfois pour, parfois contre)

A la fin : table de référence permettant de trouver où un vers déterminé est commenté.

Copie de la thèse découpée en 4 fichiers :

https://www.homeros.site/IMG/pdf/fortassier_hiatus_1_sur_4.pdf

https://www.homeros.site/IMG/pdf/fortassier_hiatus_2_sur_4.pdf

https://www.homeros.site/IMG/pdf/fortassier_hiatus_3_sur_4.pdf

https://www.homeros.site/IMG/pdf/fortassier_hiatus_4_sur_4.pdf

Pierre Fortassier : *Le spondaïque expressif dans l'Iliade et dans l'Odyssée*
Editions Peteers Louvain-Paris 1995

- I- Les dieux, la notion du divin
- II- Les hommes, la collectivité
- III- Les héros
- IV- Poids, grandeur, quantité, solidité
- V- Forces en mouvement, agitation, effort
- VI- Oppression de la peur
- VII- Présence de la mort
- VIII- Rencontres (entre hiatus et spondaïques)
- Index des spondaïques

Addenda et corrigenda à *l'hiatus expressif dans l'Iliade et dans l'Odyssée*
Notamment les détails concernant les 14 vers ajoutés sur l'exemplaire de l'ENS